Kyriaki Christodoulou

L'IDÉAL FAMILIAL DANS LE VOYAGE UCHRONIQUE
D'UN UTOPISTE DES LUMIÈRES:
L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE
DE LOUIS-SEBASTIEN MERCIER

Dans la pensée utopique, l'institution de la famille est sujette à toutes les manipulations possibles au gré de l'inventeur des cités idéales. Mariages et naissances conditionnés par la volonté de la cité, femmes et enfants en commun, enfance confiée à l'Etat, propriété, coutumes alimentaires et vestimentaires, tout s'organise selon une règle immuable, considérée comme la perfection même. Eloignées de la terre connue ou situées dans un „ou-topos”, autrement dit nulle part, ces cités idéales, engendrées par la prise de conscience d'un malaise social, sont dépourvues, par leur principe fondateur, de toute existence réelle. Grâce aux libertés qu'il a prises vis-à-vis des lois du genre, Louis-Sébastien Mercier a inauguré dans *l'An deux mille quatre cent quarante* l'utopie dans le temps¹ en imaginant la capitale française, plongée dans un avenir paradoxalement éloigné, chimérique. L'uchronie de Mercier comporte bien des excentricités et des vues prophétiques, justifiées par sa conception progressiste de l'histoire aussi bien que par les lois du genre et la structure de son roman présenté comme un rêve situé en dehors de toute

¹ R. Trousson décèle „Le principe animateur de l'utopie dans le temps” dans une série d'articles publiés dans le „Mercure de France” des années 1755—1756. Voir L. S. Mercier, *L'An deux mille quatre cent quarante rêve s'il en fut jamais*, [plus loin: *l'An 2440*], éd. R. Trousson, Ducros, Paris 1971, pp. 57—58. Toutes nos références à l'ouvrage de Mercier renvoient à cette édition en un volume, conforme à la première version du roman publié en 1770. Augmenté au fur et à mesure des différentes publications, *l'An 2440* parut en trois volumes et passa de 400 à 1200 pages, ce qui lui fit perdre son originalité et sa cohérence. C'est dans les mêmes conditions que Mercier grossira plus tard son *Tableau de Paris* passé de deux à douze volumes dans l'intervalle de sept ans (1781—1788).

réalité². Publiée en 1770³, l'utopie de Mercier se situe dans son Paris natal dont il entreprend de la sorte une pertinente critique indirecte.

Novateur dans le domaine de l'uchronie, Mercier ne s'en avérera pas moins redevable à certains procédés traditionnels du genre. C'est ainsi qu'on se trouve en présence d'un cicérone qui s'offre à guider le narrateur dans la ville de Paris où il se promène dans son rêve après avoir „dormi pendant six cent soixante-douze années”⁴. Au cours de sa longue promenade dans le Paris de l'an 2440, celui-ci sera aimablement invité à souper chez les amis de son guide. C'est là un procédé romanesque qui sert à décrire l'intérieur d'une maison présumée du vingte-cinquième siècle ainsi que les moeurs de la famille qui offre le repas. Friand, à la manière de Montaigne, de détails de la vie privée⁵, l'utopiste ne manque pas l'occasion de présenter les conditions de vie d'une famille heureuse et de critiquer, en confrontant les moeurs des deux siècles, les tares de la société de son temps. Tout est beau, tout est sain, tout est authentique au pays de l'utopie depuis la commodité du logement et la simplicité de la cuisine jusqu'à la spontanéité et la décence du comportement des utopiens. Ce qu'il importe de souligner, dans la pensée utopique de Mercier, c'est que l'institution de la famille, telle qu'elle se révèle de son roman, n'a perdu aucun de ses traits traditionnels. Logés dans une vaste maison apparemment privée⁶, tous les membres de la famille depuis les grands-parents jusqu'aux enfants vivent ensemble sous les ordres de l'aimable „maître du logis”. Loin de condamner et de détruire une institution sociale que d'autres utopistes jugent périmée, Mercier la considère au contraire comme une source de bonheur. Aussi s'emploie-t-il à revaloriser les principes moraux qui la régissent et à prescrire les règles de son fonctionnement idéal: parents vénérés et jeunes gens déferents, mères réservées et modestes, domestiques pour chaque bonne maison — il en est malgré tout, mais traités avec beaucoup d'égalité —

² Cf. le sous-titre du roman: *Rêve s'il en fut jamais*.

³ D'après certaines indications de Mercier, il serait possible de situer la date de publication de son livre entre 1770 et 1771. Voir L.-S. Mercier, *L'An 2440...*, *Introduction*, pp. 34—35.

⁴ Mercier, *L'An 2440...*, p. 90.

⁵ *Ibidem*, p. 379; „Je cherche toujours très curieusement les détails de la vie domestique [...]”.

⁶ La propriété demeure, à côté de la famille, la base de la société dans la pensée politique de Mercier, partisan, entre autres idées, comme la plupart des philosophes de son temps, de la libre concurrence et de l'inégalité des conditions. Voici comment il s'exprime au sujet de cette inégalité dans le chapitre homonyme de ses *Notions claires sur les gouvernements* (Amsterdam 1787, vol. 2, t. 2, chap. CVII, pp. 283—285): „(L'inégalité des conditions) est une chose si essentielle au bonheur de la société, que si elle n'existait, il faudrait la créer politiquement”.

absence de libertinage et de loisirs fastidieux, respect de l'hygiène et mépris du luxe. Par son souci d'assurer la bonne marche de la cellule familiale, l'utopiste veut assainir et renforcer l'organisme social qu'est l'Etat.

Les problèmes de la famille que Mercier traite dans les chapitres *Des femmes* et *L'avant-souper*, par le procédé de l'interlocuteur dépaysé et surpris, sont présentés en un vaste tableau que l'homme des Lumières brosse avec les données philosophiques de son siècle et ses vues personnelles. Parmi les thèmes majeurs de ce tableau, l'amour, „ce principe fécond des plus rares vertus, préside et veille aux intérêts de la patrie”⁷. L'éternelle question de la dot et la mésalliance n'existe plus. Les époux s'unissent librement sans aucun préjugé social hormis le cas de „séduction” ou de „disproportion d'âge”⁸. Ce qu'il faut noter du point de vue de la xénophobie qui dans la pensée utopique classique fait qu'on conçoit la cité idéale close aux dangers des influences étrangères, c'est que Mercier abolit cette tendance à l'isolement pour développer l'idée d'une Europe „unie”⁹. La cité utopique ouvre chez Mercier ses portes jusqu' alors hermétiquement fermées et le méchant n'a plus à se réfugier sur une terre susceptible d'ignorer son inconduite. La propriété du cristal et la transparence sont désormais les attributs de la cité idéale. Par ailleurs, les préjugés chauvins une fois écartés et les peuples voisins s'étant reconnus frères, le mariage entre personnes de nationalité différente sera appelé à combler les lacunes de caractère et de tempérament propres à chaque pays. Et notre utopiste de citer le cas des Anglaises „pleines de sensibilité” qui conviendraient parfaitement aux Français” un peu trop légers”, et l'exemple des Françaises excellent dans l'art d'„adoucir [...] l'humeur mélancolique des Anglais”¹⁰. Sans insister trop sur les raisons politiques et littéraires qui contribuent à la popularité de l'Anglais¹¹ au siècle de Mercier, force nous est d'ajouter que dans la

⁷ Mercier, *L'An 2440...*, p. 354.

⁸ *Ibidem*, p. 352.

⁹ *Ibidem*, p. 305: „L'Europe ne doit plus former à mes yeux qu'un vaste Etat et le souhait que j'ose faire, c'est qu'elle se réunisse sous une seule et même domination”. Cf. *Ibidem*, pp. 134, 234—237.

¹⁰ *Ibidem*, p. 236. Cf. L.-S. Mercier, *Tableau de Paris*, p.p. J. Kaplow, Maspero, Paris 1979, chap.: *Des étrangers*”, pp. 170—171: „Le climat de Londres est tout à la fois nébuleux, sulfureux et fuligineux, de sorte que ces insulaires, plongés dans une telle atmosphère, doivent agir mélancoliquement dans tout ce qu'ils font. Les Anglais se réjouissent donc aux rayons de notre soleil [...]. L'Anglaise, avec ses beaux yeux bleus [...], nous paraît un peu pâle, nonchalante, muette et sérieuse; elle contraste avec la vivacité et les grâces des femmes françaises”. Les références au *Tableau de Paris* renvoient à l'édition citée ci-dessus.

¹¹ Admirée pour sa forme de gouvernement et pour les libertés dont jouissaient

micro-société idéale de *L'An deux mille quatre cent quarante* le divorce pour incompatibilité d'humeur, bien que rare, s'impose pour des raisons de force majeure. L'idée de „retenir de force deux coeurs éloignés" équivaldrait, au dire de l'utopiste, au „supplice du cruel Mézance qui attachait un corps vivant sur un cadavre"¹².

Le chapitre *Des femmes* inspiré à bien des égards des vues de Rousseau, offre l'occasion à Mercier de dire, tel l'Arnolphe de *l'Ecole des Femmes*, leur fait à celles qu'il considère „par nature dépendantes du sexe qui fait leur force et leur gloire"¹³ et qu'il croit destinées à „tenir tout de la main du mari"¹⁴. Dans la société utopique de Mercier, la suppression de la dot conduit la femme désireuse de trouver un mari à perfectionner ses qualités morales. Semblable aux anciennes Gauloises, elle doit devenir un „objet aimable"¹⁵, digne de respect et d'admiration. Puisé dans le mythe de l'âge d'or, l'idéal féminin dans *L'An deux mille quatre cent quarante* est tracé d'après les vues orientales et volontiers misogynes de Mercier qui profite de l'occasion pour lancer dans le chapitre en question de véritables philippiques contre le sexe dont il se complait à étaler les tares. Le diptyque qui résulte de la confrontation des moeurs féminines des deux siècles présente un bilan trop lourd pour la Parisienne du temps de l'auteur. Parmi les vertus qui agrémentent la citoyenne du vingt-cinquième siècle dans l'uchronie de Mercier on voit briller la soumission, la douceur, la modestie. Le bon sens et l'économie domestique figurent à côté de l'art de plaire au mari et du souci d'élever les enfants. Vis-à-vis de cette maîtresse de maison idéale que de défauts et d'imperfections à déceler chez la femme des Lumières! Pleine de tous les vices et de toutes les petites nées de la vanité et de l'oisive coquetterie, la Parisienne froide et intéressée dont Mercier esquisse le portrait dans son roman utopique et dans *Le tableau de Paris* ne diffère pas de la poupée plongée dans le goût immodéré des plaisirs qui nourrit la plume des successeurs de Molière¹⁶. Minée, de surcroît, par

ses citoyens, l'Angleterne fut pour les philosophes du dix-huitième siècle un pays de prédilection, ainsi qu'en témoignent, entre autres, les *Lettres anglaises* de Voltaire. L'Anglais, d'autre part, était devenu à l'époque de Mercier une figure littéraire classique répandue par les *Lettres sur les Anglais et les Français* (1728) de Beat de Muralt, les romans de Richardson et de Prévost de même que par le personnage de milord Edouard Bomston, héros généreux de la *Nouvelle Héloïse*.

¹² Mercier, *L'An 2440...*, p. 355. Il serait intéressant de souligner qu'après la chute de Robespierre, cet ancien jacobin qui s'est réintégré à la Convention sous le drapeau des Girondins se prononcera, en tant que membre du conseil des Cinq-Cents (1795—1797), contre le divorce. Voir le *Tableau de Paris, Introduction*, p. 5.

¹³ Mercier, *L'An 2440...*, p. 351.

¹⁴ *Ibidem*, p. 352.

¹⁵ *Ibidem*, p. 353.

¹⁶ C'est dans „la comédie d'observation" qui s'épanouit à la fin du dix-septième

le tabac, par la boisson et par les veilles, la femme émancipée est, toujours selon l'auteur, la moins douée pour le rôle d'épouse et de mère. Faut-il s'étonner à partir de ces données décevantes, si Mercier considère le mariage comme „une insigne folie”¹⁷?

Le célibat qui découle du dérèglement des moeurs féminines n'est pas le seul dommage social dont les femmes soient aux yeux de notre romancier responsables¹⁸. Le problème de la procréation qui se pose chez les maris malheureux qui se refusent à donner la vie à un enfant — tel l'éléphant généreux qui une fois captif renonce à l'instinct sexuel — ainsi que le célibat imposé aux filles du peuple par le manque de dot sont dans la pensée politique de Mercier autant de motifs pour dégoûter de la vie et pour mener au suicide. Ce genre de maux sociaux que l'auteur qualifie d'„attentat contre l'humanité”¹⁹ n'en implique pas moins à son avis la culpabilité de l'Etat²⁰, seul responsable de ce manque de l'intérêt vital chez les citoyens. Mais le réquisitoire de Mercier contre les moeurs et les femmes de son époque ne s'arrête pas là. La „funeste liberté”²¹ féminine qui porte atteinte à la pudeur et à la chasteté ainsi que toutes les licences qu'une „honnête demoiselle” se permet inspireront plus tard à Mercier, peintre des moeurs de sa ville natale, le chapitre *Comment se fait un mariage* dans son *Tableau de Paris*. Dans le chapitre en question, l'auteur fantaisiste s'amusera à raconter, entre autres, le rôle du

siècle et au début du dix-huitième, qu'on voit défiler des types nouveaux, tels le joueur, le coureur de dot, la Parisienne coquette et sans scrupule, le valet intéressé et intrigant. Tous ces types sont fournis par le bouleversement de l'ordre social, amené par l'ascension de la bourgeoisie. Sur ce sujet, voir K. Christodoulou, *De Molière à Beaumarchais, Introduction à l'évolution de la comédie classique en France*, Athènes 1983 (ouvrage diffusé par Nizet), pp. 32 et suiv.

¹⁷ Mercier, *L'An 2440...*, p. 356. Hanté durant toute sa vie par la peur du mariage, Mercier ne consentit à épouser Louise Machard, sa maîtresse depuis longtemps dont il a eu trois enfants, que deux mois avant sa mort! En général, sur Mercier, voir L. Beclard, *Sebastien Mercier, sa vie, son oeuvre, son temps, d'après des documents inédits*, Champion, Paris 1903.

¹⁸ Dans *Le Tableau de Paris*, Mercier donne une analyse plus poussée des raisons qui provoquent le célibat de la femme, raisons socio-politiques plutôt que morales. Voir, entre autres les chapitres: *Grisettes*, *Filles nubiles*, *Filles à marier*.

¹⁹ Mercier, *L'An 2440*, p. 356.

²⁰ Voir *ibidem*, pp. 356—357, n. 6: „Le goût du célibat commence à régner lorsque le gouvernement devient aussi mauvais qu'il est possible qu'il le soit. Le citoyen, bientôt détaché du bien le plus doux, se détache insensiblement de l'amour de la vie. Le suicide devient fréquent [...]. On aurait supporté tous les fléaux physiques rassemblés, mais les maux politiques sont cent fois plus affreux, parce que rien ne les nécessite”. Sur ce genre de responsabilité de la part de l'Etat, voir le *Tableau de Paris*, chap. *Grisettes*, pp. 165—166.

²¹ Mercier, *L'An 2440...*, p. 351.

„sieur Maille” et de son „vinaigre réparateur” lequel, la veille des noces, rend „la confiance à l'épousée, la joie aux époux” et „la paix dans les ménages”²². Il serait toutefois injuste de dissimuler, malgré ce genre de plaisanteries, combien dans le même *Tableau de Paris* et dans *l'Homme de fer* Mercier plaint la foule des jeunes bourgeoises nubiles qui languissent attachées aux jupons de leur mère, et combien il s'apitoie sur le sort de celles qui ne parviendront jamais au mariage. C'est dans les mêmes ouvrages qu'il prendra la défense de cette jeunesse malheureuse et qu'il réclamera pour les filles célibataires la „liberté d'aimer”. Cette liberté d'aimer, il l'exigera davantage au nom de la justice sociale pour toutes les femmes qui travaillent, ces grisettes que le futur antijacobin à la Convention est loin de blâmer dans son *Tableau de Paris* si elles choisissent un amant pour les „dédommager de l'ennui de la semaine”... Issues de son souci de réforme des moeurs, ces revendications sociales et cette soif de justice et d'humanité trahissent chez l'auteur contradictoire qu'est Mercier une ouverture d'esprit et une pensée politique dignes d'un représentant des Lumières. C'est en effet en homme de progrès qu'il salue les bureaux des nourrices²³, établissements créés pour suppléer aux devoirs de la maternité, et qu'il proclame la nécessité de „cesser de mésestimer la fille honnête et courageuse qui nourrirait de son lait son enfant”, rachetant ainsi „sa faute par tous les soins maternels”²⁴. C'est dans le même esprit qu'il plaide pour le concubinage et qu'il veut imposer une contribution aux célibataires des deux sexes²⁵.

Créé uniquement pour jouer le rôle de compagne et de mère, le sexe traditionnellement faible, selon Mercier, ne doit pas faire preuve de bel esprit. Destinée „par nature aux fonctions intérieures de la maison”²⁶, la femme qui se mettrait dans la tête de briller dans les choses de l'esprit serait considérée par l'homme soucieux de sa réputation de mâle dont Mercier se veut l'interprète comme une peste à fuir²⁷. Ressuscitant

²² Mercier, *Le Tableau de Paris...*, p. 226.

²³ *Ibidem*, p. 213.

²⁴ *Ibidem*, p. 212.

²⁵ *Ibidem*, p. 222.

²⁶ Mercier, *L'An 2440...*, p. 353, n. 3. Il faut toutefois signaler, et cela pour montrer une fois de plus que Mercier est l'homme des contradictions, que dans *Le Tableau de Paris*, tout comme dans *Mon bonnet de nuit* (Neuchâtel 1784, II, 157), l'auteur s'en prend à Molière d'avoir détourné de leur vocation les femmes sincèrement désireuses de s'instruire. Voir Ch. Berkow, *Louis-Sébastien Mercier et les femmes*, „Romanic Review” 1964, t. 55, p. 17.

²⁷ Mercier, *L'An 2440...*, p. 353, n. 4: „Une femme qui fait briller son savoir, semble donc vous dire: «Messieurs, attachez-vous à moi: j'ai de l'esprit, je serai plus perfide, plus fausse, plus artificieuse qu'une autre»”.

par ce genre d'idées *La Précaution inutile* de Scarron et la comédie de Boisrobert que Molière avait sous les yeux pour son *Ecole des Femmes*²⁸, Mercier, bourgeois à la Chrysale, soulève à son tour le problème posé au siècle précédent dans les *Femmes savantes*. Tout l'égoïsme masculin que l'auteur avoue non sans une certaine galanterie et avec beaucoup de perspicacité et de malice dans le chapitre *Femmes auteurs* de son *Tableau de Paris* semble disputer aux descendantes d'Eve le droit de mettre du prix aux choses et „d'assigner le rang aux différents génies”²⁹. Ainsi qu'il est écrit dans *L'An deux mille quatre cent quarante*, „tant que les femmes domineront en France, y donneront le ton, jugeront du mérite et du génie des hommes, les Français n'auront ni cette fermeté d'âme, ni cette sage économie, ni cette gravité, ni ce mâle caractère qui doivent convenir à des hommes libres”³⁰. Qui voudrait nourrir son sexisme d'idées pareilles, n'aurait qu'à consulter Mercier³¹.

Il reste un dernier point à examiner avant de clore le chapitre de la famille dans le roman de Mercier: il s'agit de l'éducation de l'enfant. Très sensible à l'enfance, comme on le voit notamment dans son *Tableau de Paris*, Mercier assigne à la mère un rôle très important à jouer, à commencer par l'allaitement de son nourrisson. Loin de le confier à l'Etat dès l'âge tendre, ainsi que d'autres utopistes le jugeront nécessaire, l'auteur pense avec Rousseau qu'il faut le laisser croître à l'ombre de l'amour maternel. La mère lui fortifiera de bonne heure les muscles par l'exercice physique avant de penser à son éducation morale et intellectuelle. C'est à elle de choisir le moment opportun et la manière selon laquelle elle le formera à la vertu. Sans cesser de veiller à ce que son entourage ne blesse point la candeur de son enfant, la mère-précepteur songera par la suite „aux fables touchantes dont elle doit se servir, non pour voiler la vérité, mais pour la rendre plus aimable”³². Tenant à souligner que l'éducation doit former l'enfant à la profession qu'il exercera dans la vie, le professeur de rhétorique au collège de Bordeaux et futur académicien se déclare hostile au savoir universel et à l'entas-

²⁸ Il s'agit de la *Folle Gageure ou les divertissements de la comtesse de Pembroc* que Molière avait jouée pendant la saison 1659—1660.

²⁹ Mercier, *L'An 2440...*, p. 353. Parlant dans ses *Lettres Persanes* (CVII) du crédit dont jouit la Parisienne mondaine, Montesquieu y voit une „sorte de république” tendant à créer un „nouvel Etat dans l'Etat”.

³⁰ Mercier, *L'An 2440...*, p. 357, n. 7.

³¹ Voir encore au sujet des femmes *ibidem*, p. 353, n. 3: „La nature [...] a semé beaucoup moins de variété dans leur caractère que dans celui des hommes. Presque toutes les femmes se ressemblent: elles n'ont qu'un but et il se manifeste dans tous les pays par des effets semblables”.

³² *Ibidem*, p. 358.

sement inutile des connaissances. Soucieux d'engager l'activité pédagogique dans une voie réaliste et utilitaire, ce porte-parole de son siècle s'érige contre l'autorité des anciens et l'enseignement des langues mortes. Toujours dans le même esprit, il mène campagne en faveur de l'apprentissage des langues vivantes³³. C'est à ce même principe utilitaire que l'auteur, théoricien énergique du théâtre, asservit le rôle de l'art et de la culture esthétique. Au sein de cette conception pédagogique le sentiment est un moyen au service de la morale et de la religion, un critère pour la satisfaction esthétique. Tout s'obtient, comme le notera Beaumarchais dans son *Essai sur le genre dramatique sérieux*, si l'homme est ému³⁴. Mercier souscrit à cette idée dans *L'An deux mille quatre cent quarante* après avoir montré le rôle initiateur de la mère dans la découverte de l'Être suprême à partir de l'éveil du sentiment d'admiration et de reconnaissance chez son enfant. C'est ce que l'utopiste appelle, à l'exemple de Rousseau, „la communion des deux infinis”³⁵: „telle est notre éducation”, fait dire Mercier à son guide, „elle est toute en sentiment”³⁶. Il va sans dire que dans une éducation à base de sentiment et de douceur, l'idée d'une vertu austère et pénible, telle que Montaigne la dénigre dans son chapitre sur „l'institution des enfants” s'avère indéfendable³⁷.

³³ Etablissement où l'auteur fit ses études, le Collège des Quatre Nations sera transformé dans l'utopie de Mercier en une véritable „école-pilote” où l'on enseigne, en dehors du français, qui a supplanté le latin, l'italien, l'anglais, l'allemand et l'espagnol. Faut-il rappeler à ce propos qu'au cours de son activité parlementaire Mercier se prononcera contre la création de chaires de langues étrangères dans les écoles centrales? Voir: Mercier, *Le Tableau de Paris...*, Introduction, p. 6.

³⁴ Voir C. de Beaumarchais, *Théâtre complet, Lettres*, édition établie par M. Allem, Bibl. de la Pléiade, Paris 1949, p. 20: „Le tableau du malheur d'un honnête homme frappe au coeur, l'ouvre doucement, s'en empare et le force bientôt à s'examiner soi-même [...]. Ainsi je sors du spectacle meilleur que je n'y suis entré, par cela seul que j'ai été attendri”. Époque de sensiblerie dans le domaine de la création dramatique, le dix-huitième siècle le sera au même titre dans celui de la peinture comme on le remarque chez Diderot critique d'art qui s'enthousiasme pour les scènes pathétiques et moralisatrices de Greuze.

³⁵ Voir Mercier, *L'An 2440...*, p. 360, et le chapitre portant le titre homonyme (pp. 192—200) où il est question de la cérémonie qui s'est substituée à la première communion. Il s'agit d'une réunion de famille au cours de laquelle le jeune homme, après avoir découvert à l'aide du télescope et du microscope les merveilles du monde, s'initie à l'idée du „Dieu de l'univers”. Le texte de Mercier évoque à plusieurs reprises le vocabulaire du fragment pascalien sur les deux infinis (cf. *Pensées*, fr. 199, éd. Lafuma) bien que l'objectif des deux écrivains ne soit pas tout à fait identique.

³⁶ Mercier, *L'An 2440...*, p. 360.

³⁷ *Ibidem*, p. 361: „notre philosophie n'est point sévère [...]. Des idées bizarres ou lugubres honorerait plus la vertu que des idées riantes et salutaires? Nous pensons que le plaisir émané d'une main bienfaisante n'est pas descendu sur la terre pour

Le rôle d'éducatrice assigné à la femme dans les premières années de la vie de son enfant présuppose une mère cultivée et Mercier insiste sur le fait qu'elle est devenue „plus instruite” qu'elle ne l'était au XVIII^e siècle. Si Montesquieu³⁸, et à plus forte raison Condorcet³⁹, ont attribué l'infériorité de la femme à son éducation défectueuse, Mercier pense à son tour la faire profiter des acquisitions des Lumières. Toute la critique du système éducatif en vigueur qui se dégage de la confrontation des deux siècles dans des chapitres, tels que *Le Collège des Quatre-Nations* et *La bibliothèque du roi*, n'est que le développement de l'idée centrale des nouvelles perspectives pédagogiques. Conformément à ces perspectives et à l'esprit de l'utopie, le but de l'éducation se résume dans la quête du bonheur⁴⁰ personnel et collectif, le bonheur étant le résultat de la connaissance des choses utiles. Dans le cadre de cet idéal pédagogique, la science doit se substituer aux chimères de la métaphysique. La physique offre „la clef de la nature”⁴¹, alors que la justesse de l'algèbre „accoutumera l'esprit à voir les choses rigoureusement”⁴². Fini le règne de la poésie mensongère⁴³, fini le „pédantisme de l'histoire”, cette „honte de l'humanité” qui a érigé les rois en dieux⁴⁴. L'enfant, citoyen „en puissance”, est ainsi invité à se former une idée juste de la véritable grandeur à l'heure où „le râteau, la navette, le marteau” deviennent à ses yeux „des objets plus brillants que le sceptre, le diadème, le manteau royal”⁴⁵. Au sein de cette conception dirigiste de l'hi-

qu'on recule à son aspect. Le plaisir n'est point un monstre; le plaisir, comme l'a dit Young, c'est la vertu sous un nom plus gai”. Young affirme cet aspect épicurien de la vertu dans sa 8^e Nuit, intitulée *Virtue's Apology*.

³⁸ *Lettres Persanes*, XXXVIII.

³⁹ Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, dans *Oeuvres*, t. 6, Paris 1847—1849.

⁴⁰ Au sujet de cette quête du bonheur, voir R. Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Colin, Paris 1960.

⁴¹ Mercier, *L'An 2440...*, p. 139.

⁴² *Ibidem*, p. 137.

⁴³ *Ibidem*, p. 140: „Cette trompette vénale et mensongère, qui flattait les colosses de la terre, est à jamais brisée”.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 137. Eloignée du monde réel la cité utopique classique se veut, conformément à son principe fondateur, coupée de l'histoire et du devenir historique. Mercier adhère à l'idée de Rousseau sur le rôle corrupteur de l'histoire et sur son inutilité. (Voir la *Nouvelle Héloïse*, I, 12 *Emile*, Livres II et IV). Dans *Du Théâtre, ou Nouvel essai sur l'art dramatique* (Amsterdam 1773, p. 47) Mercier se déclarera de nouveau hostile à l'égard de l'histoire: „L'histoire, écrit-il, est l'égout des forfaits du genre humain, elle exhale une odeur cadavreuse”. En général, sur l'utopie de Mercier, voir la thèse de 3^e cycle de N. Denoit, *Louis-Sébastien Mercier utopiste: l'An 2440*, Sorbonne—Paris IV, 1983.

⁴⁵ Mercier, *L'An 2440...*, p. 140. C'est dans les mêmes termes que Mercier condamnera dans *Du théâtre ou Nouvel essai sur l'art dramatique* la tragédie antique au

stoire, y a-t-il façon plus éloquente pour proclamer, à la veille de la Révolution⁴⁰, et avec la mort de la tragédie antique, la chute de la royauté et l'avènement du règne triomphant de la bourgeoisie?

*
* *
*

Dans le roman d'anticipation de Mercier tous les propos touchant la famille sont autant l'écho des préoccupations philosophiques de son siècle que des déboires d'un Parisien aux prises avec les moeurs de son temps. Issue de la plume d'un touche-à-tout qui se voulait „le premier livrier de France”⁴⁷, l'utopie de Mercier est loin d'être l'exercice gratuit d'une pensée révolutionnaire, soucieuse de détruire de fond en comble une structure sociale discréditée pour la remplacer par une image inversée de la structure en question. Ancrée, au contraire, dans une société historiquement et géographiquement déterminée, la rêverie de Mercier met à contribution les acquisitions scientifiques et les interrogations de son temps en vue de réformer tout ce qui au sein de cette société nécessite une amélioration. De cette façon de replacer l'utopie dans l'histoire résulte chez Mercier la conservation de la structure traditionnelle de la famille; l'auteur a seulement soin de la replonger dans les vertus régénératrices de l'âge d'or dans une sorte de quête du paradis perdu. Mais le voyage dans le futur implique nécessairement des changements inspirés par l'idée du progrès et par le rêve d'une société débarrassée des préjugés surannés qui gêneraient son fonctionnement idéal. Aussi voit-on disparaître l'usage de la dot et l'idée d'un père autoritaire, imposant de force sa volonté à l'heure du mariage de sa fille⁴⁸. Mais

moment où il proclame, suivant l'exemple donné par Diderot et Beaumarchais, l'intérêt du drame bourgeois. A propos de cette guerre contre la tragédie antique au temps de Mercier, voir K. Christodoulou, *Tragédie grecque et „anti-théâtre” en France au Siècle des Lumières*, Diotima 1984, t. 12, pp. 48—56.

⁴⁷ Mercier s'est proclamé à maintes reprises „prophète de la Révolution” ainsi qu'on le remarque, entre autres, dans *De J.J. Rousseau* (II, 207, nr 1), publié en 1791, et dans la *Préface* de la dernière édition de *L'An 2440* (1799) que l'auteur a pris l'habitude d'appeler, „mon prophétique *An 2440*”. „Ce n'est pas sans une satisfaction intime”, note Mercier dans la *Préface* en question, „que je réimprime [...] un rêve qui a annoncé et préparé la révolution française [...]. Je suis donc le véritable prophète de la révolution et je le dis sans orgueil...”. Sur la portée de ces affirmations de Mercier, voir *L'An 2440, Introduction*, pp. 48 et suiv.

⁴⁷ Mercier, *L'An 2440... Introduction*, p. 8.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 352, n. 2: „Quelle [...] monstruosité que de voir un père fatiguer vingt tribunaux, animé par l'orgueil barbare de ne point céder sa fille à un homme, parce qu'il la destinait secrètement à un autre [...]!”

contrairement à l'idée de l'émancipation féminine, qu'il ne défend d'ailleurs pas toujours avec la même ardeur, ce chantre de la petite bourgeoisie commerçante⁴⁹ ne songe pas à attribuer à la femme un rôle productif⁵⁰ dans l'économie de la cité: d'autres utopistes et révolutionnaires plus tard, tel Fourier, n'hésiteront pas à aller jusque là. Fidèle à l'esprit de la famille classique, Mercier ne se représente la femme que dans son rôle d'épouse économe et de mère instruite, guide moral de son enfant.

Il reste à dire, avant d'épuiser les problèmes que pose l'étude de la famille dans cet ouvrage de jeunesse de Mercier, que dans le domaine de l'enseignement et de la culture esthétique, ses idées, conformes à la sensiblerie régnante de l'époque et aux principes d'un art et d'un savoir utilitaires, sont l'écho fidèle de celles de Rousseau et de Diderot dont on a dit respectivement que l'auteur fut „le singe”⁵¹ et le disciple „à la tête un peu fêlée”⁵². Ce qu'il importe de souligner, pour juger dans son ensemble une utopie suscitée par les aspirations politiques et les vues optimistes des Lumières, c'est la foi dans les ressources de la raison⁵³ et de la science, l'idée d'un „présent gros de l'avenir”⁵⁴. „Probable ultérieur” beaucoup plus que „possible latéral”, pour reprendre avec Raymond Trousson la définition de l'uchronie⁵⁵, la cité idéale de celui qui se veut le disciple de Platon⁵⁶ ne s'offre point comme le modèle achevé

⁴⁹ Soucieux d'illustrer ses thèses sur le drame bourgeois appelé à puiser dans la réalité quotidienne de la classe bourgeoise, Mercier composera *La Brouette du vinaigrier*. Voir K. Christodoulou, *Les principes des Lumières dans le théâtre français du XVIII^e siècle* (en grec), Athènes 1981, pp. 44—45.

⁵⁰ Il faut toutefois signaler que dans *Le Tableau de Paris*, et dans des chapitres, tels que *Femmes d'artisans et de petits marchands*, *Grisettes*, etc., Mercier plaide en faveur du travail de la femme et pense qu'il faut la dispenser de l'imposition. Toujours est-il que plus tard, au cours de sa carrière politique, Mercier n'hésitera pas à se prononcer à la Convention contre la participation de la femme à la vie professionnelle. Voir Mercier, *Le Tableau de Paris...*, *Introduction*, pp. 5—6.

⁵¹ Mercier, *L'An 2440...*, *Introduction*, p. 11.

⁵² *Ibidem*, p. 15.

⁵³ *Ibidem*, *Avant-propos*, p. 79. „Le sage [...] a toujours présente à l'esprit cette perfection si belle et si touchante, qui peut et qui doit être l'ouvrage de l'homme raisonnable”.

⁵⁴ Phrase prise dans Leibniz et qui sert d'épigraphe au roman de Mercier.

⁵⁵ Mercier, *L'An 2440...*, *Introduction*, p. 59. C'est Raymond Ruyer qui a parlé le premier dans *L'Utopie et les Utopies* (P.U.F., 1950, p. 9) de „possible latéral” à propos de la cité utopique.

⁵⁶ Mercier, *L'An 2440...*, *Avant-propos*, p. 80: „pour moi, concentré avec Platon, je rêve comme lui”. L'auteur de la *République* est considéré comme l'ancêtre de l'utopie.

d'une société ayant atteint son degré suprême de perfection. Telle qu'elle se présente dans *L'An deux mille quatre cent quarante*, la capitale de France est une ville en voie de perfection: „Il nous reste encore bien des choses à perfectionner”, dira le Parisien du XXV^e siècle à son visiteur. „Il nous reste à faire plus que nous n'avons fait, nous ne sommes guère qu'à la moitié de l'échelle”⁵⁷. Cité perfectible et non idéalité immuable, l'utopie de Mercier est fondée sur l'idée du devenir. Sans cesser toutefois de se poser dans la *Préface* de son roman des questions sur le sens et la possibilité de perfection chez l'être faible qu'est l'homme, l'utopiste nous invite à nous contenter du „passable”⁵⁸. Et ce passable compensateur, bien meilleur que le réel, Mercier nous le donne dans un acte de foi en l'avenir qu'il anticipe, à la différence de More et de l'anti-utopie contemporaine, beaucoup plus avec l'assurance de l'espoir qu'avec l'incertitude du souhait ou les affres du doute et de l'inquiétude⁵⁹.

Université d'Athènes
Grèce

Kyriaki Christodoulou

PODRÓŻ UTOPISTY W ROKU 2440 LUDWIKA S. MERCIER

Autorka artykułu omawia różnorakie aspekty ideału rodziny, naszkicowanego w utopijnym utworze Ludwika Sebastiana Mercier *Rok 2440*. Mercier przenosi nas do Paryża w XXV w. i snuje wizję szczęścia rodzinnego, opartego na mądrych i sprawiedliwych decyzjach ojca. W swych dywagacjach, bliski jest propozycjom Rousseau. Podobnie jak on, autor *Roku 2440* domaga się dla kobiety najpierw możliwości kształcenia, a następnie swobodnego wyboru męża. Wypowiada się zdecydowanie przeciwko konieczności tradycyjnego posagu, którego brak wielokrotnie uniemożliwiał kobiecie zamążpójście. Potrzebę kształcenia dla kobiety tłumaczy jej przyszłą rolę żony i matki. Kobieta bardziej światła będzie umiała racjonalniej i gospodarniej poprowadzić dom, a wiadomości, które posiada, przekaże swym dzieciom w procesie wychowania, będąc, zgodnie z duchem epoki Oświecenia, ich pierwszą i najważniejszą nauczycielką.

⁵⁷ Mercier, *L'An 2440...*, p. 232.

⁵⁸ *Ibidem*, *Avant-propos*, p. 80.

⁵⁹ Rappelons que More termine son *Utopie* avec les termes suivants: „je reconnaissais bien volontiers qu'il y a dans la république utopienne bien des choses que je souhaiterais voir dans nos cités. Je le souhaite, plutôt que je ne l'espère”. Voir T. More, *L'Utopie ou Traité de la meilleure forme de gouvernement*, trad. de M. Delcourt, Flammarion, Paris 1987, p. 234.

Zdaniem autorki artykułu, Mercier nie dopomina się jednakże uczestnictwa kobiety w życiu gospodarczym kraju. Pozostaje w swej utopii dotyczącej emancypacji kobiety w tyle za np. Fourierem, który, w końcu wieku, będzie o to zabiegał. Natomiast niewątpliwą zaletą utopijnej wizji Merciera jest jej otwartość, wyrażająca się najpełniej w końcowych zdaniach dzieła, a sugerujących, że „pozostało nam więcej do zrobienia niż zrobiliśmy”.